LIGNIER Wilfried & PAGIS Julie. *L'enfance de l'ordre.
Comment les enfants perçoivent le monde social*

Paris : Éd. du Seuil, 2017, 320 p.

Doriane Montmasson

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/rfp/7114>

DOI : 10.4000/rfp.7114

ISSN : 2105-2913

Éditeur

ENS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 30 septembre 2017

Pagination : 136-139

ISBN : 979-10-362-0124-0

ISSN : 0556-7807

Référence électronique

Doriane Montmasson, « LIGNIER Wilfried & PAGIS Julie. *L'enfance de l'ordre. Comment les enfants perçoivent le monde social* », *Revue française de pédagogie* [En ligne], 200 | 2017, mis en ligne le 30 septembre 2017, consulté le 08 janvier 2023. URL : <http://journals.openedition.org/rfp/7114> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rfp.7114>

Ce document a été généré automatiquement le 8 janvier 2023.

Tous droits réservés

LIGNIER Wilfried & PAGIS Julie.

L'enfance de l'ordre. Comment les enfants perçoivent le monde social

Paris : Éd. du Seuil, 2017, 320 p.

Doriane Montmasson

RÉFÉRENCE

LIGNIER Wilfried & PAGIS Julie. *L'enfance de l'ordre. Comment les enfants perçoivent le monde social*. Paris : Éd. du Seuil, 2017, 320 p.

- 1 Wilfried Lignier et Julie Pagis s'intéressent dans cet ouvrage à la socialisation enfantine et se donnent pour objectif de comprendre la façon dont les enfants se représentent le monde et plus particulièrement dont ils parviennent « à appréhender l'ordre social dans ses diverses dimensions, à s'y repérer, à classer et à se classer socialement » (p. 9). Cette étude de la prime socialisation repose sur une enquête de terrain réalisée uniquement auprès d'enfants, durant deux années consécutives, dans deux écoles élémentaires d'un même quartier de la région parisienne aux recrutements toutefois socialement différenciés.
- 2 Au fur et à mesure de leur démonstration, les auteurs déploient et défendent une thèse forte, qui reflète d'ailleurs tout l'enjeu théorique de l'ouvrage. Cette dernière consiste à dire que les perceptions enfantines de l'ordre social – saisies à travers les propos des enfants eux-mêmes – sont le résultat d'un phénomène de « recyclage symbolique » décrit comme « un déplacement – socialement différencié – des schèmes de division et hiérarchisation imposés aux enfants dans les contextes pratiques qu'ils connaissent le mieux (la vie domestique, la vie scolaire, la vie entre pairs) vers des domaines de la pratique qu'ils doivent davantage découvrir, dans lesquels ils sont moins directement engagés et donc dans lesquels il leur appartient de se repérer » (p. 20). En d'autres termes, les auteurs entendent montrer que les expériences socialisatrices vécues par

les enfants (principalement au sein de leur famille et de l'institution scolaire) fournissent à ces derniers des schèmes de perception (le « beau » et le « moche », le « sain » et le « malsain », etc.), qu'ils « recyclent » lorsqu'ils sont amenés à classer des figures professionnelles (chapitre 2), à évoquer leurs amitiés et leurs inimitiés (chapitre 3) ou encore à parler de politique (chapitre 4). Il résulte de ces expériences socialement différenciées que les représentations des enfants varient en fonction non seulement de leur genre et de leur origine sociale, mais également de leur origine migratoire. Au final, dans le prolongement des travaux de Pierre Bourdieu, les deux auteurs donnent à voir des éléments empiriques concrets permettant selon eux d'éclairer la sociogenèse de l'habitus.

- 3 Le premier chapitre – que les auteurs présentent eux-mêmes comme un préambule aux trois suivants – est l'occasion autant de proposer un retour réflexif sur la relation d'enquête, que de poser les fondements de leur raisonnement. Partant du constat selon lequel les enfants n'ont ni la même propension à s'intéresser aux sujets proposés, ni les mêmes dispositions à en parler, Wilfried Lignier et Julie Pagis s'intéressent à la sphère domestique puis à la sphère scolaire comme instances de socialisation fournissant aux enfants les cadres de leurs perceptions. Les auteurs soulignent en premier lieu que, dans leur diversité, les familles sont le lieu d'expériences enfantines différentes (séparation plus ou moins nette de l'univers des adultes et de celui des enfants, exposition plus ou moins probable à des représentations dissemblables, etc.). Au-delà de l'effet de l'âge, ce sont ainsi notamment les effets de l'origine sociale ou de l'origine migratoire des enfants qui se donnent à voir dans l'enquête. Les auteurs révèlent en second lieu qu'à l'inverse, dans son unicité, l'école républicaine impose pour sa part aux enfants un « univers symbolique », notamment visible lorsque les propriétés valorisées par l'institution scolaire deviennent autant de ressources mobilisables pour penser le monde.
- 4 Le deuxième chapitre est consacré aux perceptions enfantines des métiers et, à travers elles, aux perceptions enfantines des différentes classes sociales. Empruntant notamment à la méthodologie utilisée par Bernard Zarca (1999), Wilfried Lignier et Julie Pagis ont demandé aux enfants d'ordonner, selon différentes consignes, des cartes sur lesquelles étaient représentés des métiers¹. Particulièrement attentifs aux manières de classer des enfants (plus qu'au seul résultat de leur classement), les auteurs ont également pris le parti de les interroger collectivement, afin de rendre compte de la façon dont les classements enfantins s'inscrivent « dans les interactions auxquelles ils prennent habituellement part, en particulier avec leurs pairs » (p. 83). Ce chapitre met avant tout en lumière le « recyclage » d'injonctions éducatives – formulées notamment au sein de la sphère domestique – relatives à l'hygiène et au maintien du corps, ayant conduit les enfants à exprimer des jugements négatifs envers certains métiers et à justifier leur classement par des odeurs désagréables, par la présence de boue ou encore de poussière, etc. Les deux auteurs montrent enfin comment « classer » revient, pour les enfants, à « se classer ». Ils expliquent ainsi non seulement comment le métier de « femme de ménage » se trouve « mieux » classé par les enfants d'origine populaire que par ceux d'origine moyenne et supérieure, mais également comment, en entretien, certains enfants de milieux populaires s'appliquent à mettre à distance cette figure (qui fait pour eux partie d'un horizon des possibles). Cette mise à distance est notamment visible chez les garçons qui, en en faisant une figure féminine, peuvent dès lors s'en tenir éloignés.

- 5 Le troisième chapitre est consacré aux jugements formulés – par les enfants, sur leurs camarades – et plus spécifiquement à l'analyse de leur sociogenèse. Les auteurs s'appliquent à montrer que les enfants témoignent d'une réelle homophilie (liée à leur genre et à leur origine sociale et migratoire) qui n'est toutefois pas justifiée, dans leur bouche, par des différences sociales, mais que l'on peut expliquer en mobilisant « les schèmes de division et les registres de légitimité que [leur] socialisation spécifique rend disponibles » (p. 167). Wilfried Lignier et Julie Pagis voient ainsi dans les critères d'appréciation et de dépréciation mobilisés par les enfants, le « recyclage » non seulement d'injonctions domestiques (relatives à l'hygiène : « propre » vs « sale » ou à l'esthétique : « beau » vs « moche »), mais aussi de schèmes fournis par la socialisation scolaire (taille de l'écriture, résultats scolaires, comportement en classe, etc.). Les auteurs explorent enfin, dans ce chapitre, le « recyclage » de catégories de perceptions enfantines instituées par le groupe de pairs lui-même (relatives aux manières de jouer, aux normes d'interactions langagières ou encore aux *hexis* corporelles), concédant de cette façon « que l'origine des jugements enfantins peut se situer, aussi, ou dans certains cas, dans l'expérience concrète que les enfants font de leur entourage » (p. 217).
- 6 Le quatrième et dernier chapitre est consacré à la manière dont les enfants appréhendent la politique et à la « genèse des schèmes de division sociale » (p. 23). Si les auteurs relèvent le fait que les enfants ne sont pas tous exposés de la même façon à la politique (notamment au sein de leurs foyers, mais également dans l'enceinte de l'institution scolaire²), ils s'intéressent avant tout à la transmission des préférences politiques, qui s'opère selon eux principalement par la famille et, dans une moindre mesure, par les enseignants et par le groupe de pairs). Cette transmission procède par le repérage d'indices qui informent les enfants sur ce qu'il « faut » penser. Intervient alors un phénomène de « recyclage » leur permettant de justifier leurs préférences : les enfants « recyclent » des schèmes provenant de leur socialisation familiale (relatifs notamment au maintien du corps), de la socialisation scolaire (relatifs aux capacités intellectuelles ou aux « classements » des candidats), mais aussi de la socialisation entre pairs (relatifs notamment à l'ordre du genre). Concernant l'influence du groupe de pairs, les auteurs soulignent qu'il n'est d'ailleurs pas rare de voir les enfants ajuster leurs propos à ceux de leurs camarades. Au final, ces éléments amènent les auteurs à conclure – et à mettre eux-mêmes en exergue le fait – que « [l]es enfants savent d'abord ce qu'il faut penser politiquement avant de savoir pourquoi » (p. 274).
- 7 Les auteurs reviennent enfin, en conclusion, sur le phénomène de « recyclage symbolique » qui est au cœur de leur propos en discutant les contours de la « créativité enfantine ». S'ils reconnaissent que le « recyclage » opéré par les enfants laisse une place à l'« improvisation », ils affirment néanmoins que cette dernière est contrainte : en amont, par les ressources symboliques dont ils disposent et en aval par le « recadrage » dont elle peut faire l'objet. Pour reprendre la métaphore filée par les auteurs, « [s]'il y a donc une construction enfantine du monde [...], la forme de l'édifice symbolique construit par les enfants est largement prédéterminée par le nombre et surtout la nature des matériaux de construction dont ils héritent [...] et si l'édifice en question s'avère d'une improbable bizarrerie aux yeux de ceux à qui il est donné de l'observer, et surtout de le juger, il sera sans aucun doute détruit dans les plus brefs délais » (p. 303).
- 8 Au terme de la lecture, il est à souligner que la présentation de longs extraits d'entretiens, suivie de leur analyse détaillée, constitue un matériau intéressant en ce

qu'il donne à voir la recherche en train de se faire et en ce qu'il permet en quelque sorte d'entrer dans les coulisses. Ainsi, même ce qui aurait pu être considéré comme des « échecs » donne lieu à interprétation des auteurs, qui voient par exemple dans la difficulté de plusieurs élèves de CP face à l'exercice de classement des cartes métiers non pas une inadaptation de la méthode d'enquête choisie, mais bien le signe des prérequis supposés par la tâche proposée (qui en appelle en effet à certaines compétences culturelles et langagières) (p. 84-88).

- 9 Nous ne pouvons enfin conclure ce propos sans revenir sur la critique formulée et répétée par les auteurs à l'égard de la sociologie de l'enfance. À ce sujet, plusieurs choses méritent à notre sens d'être précisées. Premièrement, il est à souligner que les travaux actuels portant sur les enfants (parmi lesquelles la présente enquête) doivent à ce courant de recherche d'avoir, en France, du côté des sociologues, fait sortir l'enfance de son invisibilité scientifique et permis à l'enfance « normale » de devenir un véritable objet de recherche. Car ce sont bien les sociologues de l'enfance qui, les premiers, non seulement se sont appliqués à poser un regard sociologique sur les enfants – et ainsi à ne pas laisser la psychologie du développement, « indifférente aux conditions socioculturelles de la socialisation », occuper seule ce champ d'investigation –, mais également à prendre le parti de « faire parler directement l'enfant et non plus simplement les adultes qui en sont responsables, en le considérant comme un informateur crédible et pertinent » (Sirota, 2012, p. 3 et p. 13). Deuxièmement, il est à rappeler que, contrairement à ce que les auteurs avancent, la sociologie de l'enfance n'a pas vocation à « opposer étude de la socialisation et attention à l'enfance pour elle-même » (p. 10). En effet, comme en témoignent différents écrits, ce courant ne délaisse pas plus l'étude du processus de socialisation³, qu'il ne néglige l'origine sociale, le genre ou encore l'origine ethnique des enfants⁴. Enfin, il reste à évoquer le principal point de discussion mis en exergue par les auteurs, à savoir le concept d'*agency* mobilisé par la sociologie de l'enfance. Wilfried Lignier et Julie Pagis voient en ce qu'ils qualifient « d'insistance théorique sur l'idée d'autonomie infantine [...] un obstacle à l'analyse » (p. 193). Or, chercher à comprendre la place active que les enfants sont à même d'occuper dans le processus de socialisation apparaît justement, pour nombre de sociologues de l'enfance, comme étant un préalable et non une entrave à l'analyse sociologique. Ainsi, Régine Sirota, citée par les auteurs, envisage l'anniversaire dans une « double dynamique entre tradition et modernité ». Elle explique : « Par transmission verticale, dans le cadre d'une éducation traditionnelle, se reproduisent des schèmes de comportements et des valeurs. Et de manière horizontale, à travers cet enfant producteur d'un rite se diffusent de nouveaux modes de sociabilité, au travers de rapports d'autorité basés essentiellement autour de la négociation » (Sirota, 2006, p. 57). Si la sociologie de l'enfance ne visait à l'origine « nullement à imposer un cadre théorique, mais à contribuer à la structuration d'un champ » (Sirota, 1998, p. 30), il semble en être autrement des auteurs qui, par leur raisonnement, semblent nier toute marge de manœuvre aux enfants. Un dialogue mériterait sans doute d'exister tant il reste encore d'investigations à mener afin de voir s'il existe réellement des conditions sociales de possibilité de l'*agency* – ce que présument les auteurs – et de comprendre comment ces capacités d'action peuvent s'articuler, défier, contredire ou mettre en œuvre et reconstruire les déterminismes sociaux. En somme, l'ouvrage n'aurait rien sacrifié de sa qualité scientifique si les auteurs avaient fait le choix de reconnaître les apports des premiers sociologues français à avoir fait le pari de travailler sur et auprès des enfants et d'exposer les spécificités de leur approche dans une posture d'échange et

non d'exclusion. Ces dissensions ont au moins l'avantage d'apporter la preuve, s'il en était besoin, que l'enfance a aujourd'hui réussi à s'imposer comme un objet de recherche à part entière donnant lieu à des prises de position pour conquérir le champ.

BIBLIOGRAPHIE

SIROTA R. (1998). « L'émergence d'une sociologie de l'enfance : évolution de l'objet, évolution du regard ». *Éducation et sociétés*, n° 2.

SIROTA R. (2006). *Éléments pour une sociologie de l'enfance*. Rennes : Presses universitaires de Rennes.

SIROTA R. (2012). « L'enfance au regard des Sciences sociales ». *AnthropoChildren*, n° 1.

ZARCA B. (1999). « Le sens social des enfants ». *Sociétés contemporaines*, n° 36, p. 67-101.

NOTES

1. « Architecte », « Patron d'une usine », « Professeur au lycée », « Infirmier ou infirmière », « Boucher ou bouchère », « Fleuriste », « Ouvrier ou ouvrière sur un chantier », « Vendeur ou vendeuse dans un grand magasin », « Personne qui s'occupe du ménage ».
 2. Cela est particulièrement vrai pour l'une des écoles de l'enquête, qui affiche une réelle orientation politique.
 3. Il entend plutôt comprendre comment s'articule, dans une pluralité de références normatives (famille, école, médias, groupe de pairs), l'action de ces différentes instances de socialisation.
 4. « L'enfance est une variable de l'analyse sociologique que l'on doit considérer à part entière (Qvortrup, 1994), tout en l'articulant à des variables classiques comme la classe sociale, le genre, ou l'appartenance ethnique » (Sirota, 1998, p. 21).
-

AUTEURS

DORIANE MONTMASSON

Université Paris 4-Sorbonne, ESPE de Paris, CERLIS